

## Révolution

Oscar s'était levé tard ce matin-là, l'insouciance des songes s'était brutalement évadée lorsqu'il avait tourné la tête en direction de l'horloge. Il n'avait rien préparé, deux jours de bagages à emballer, un costume au pressing et un train dans 35 minutes pour prendre un avion dans 4 heures et 25 minutes. Oscar se redressa, se prit la tête dans les mains, s'ébouriffa les cheveux et soupira ; fallait y aller. Il se leva d'un coup, s'habilla en vitesse puis parcourut la chambre d'un coup d'œil pour s'assurer qu'il n'oubliait rien. Il s'attarda sur la cause de son retard, couchée dos à lui de l'autre côté du lit, puis se reprit et quitta rapidement et silencieusement la pièce. Le café fut un allié précieux mais Oscar ne lui accorda que deux courtes minutes, il fourra sans réfléchir quelques vêtements dans sa valise et eut malgré tout la présence d'esprit d'emporter sa bombe de laque pour les cheveux – toujours soigner son image. Arrivé en bas de son immeuble, il regarda sa montre, soupira puis, à contre cœur, commença à courir en direction du pressing. Ayant parcouru les trois pâtés de maisons le séparant de son costume, Oscar fit sonner la cloche de la porte de l'établissement. Il n'y découvrit heureusement aucune file d'attente mais la serveuse s'obstina à lui tenir la conversation, travail difficile, fin de mois sans le sou,... Oscar dégaina un billet de 20 euros et l'enjoignit de garder la monnaie. Elle se tut et vit sortir en trombe un client pressé de plus. Ce dernier arriva au guichet trois minutes avant le départ programmé de son train, puis, peinant à tenir toutes ses possessions en mains, se précipita jusqu'au quai désigné. C'est plié en deux en haut des escaliers, qu'Oscar entendit une voix monotone lui annoncer la première mauvaise nouvelle de la journée, son transport par rail était attendu avec un minimum de 20 minutes de retard.

Oscar soupira une nouvelle fois, son voyage s'annonçait mal. Il s'assit sur le banc le plus proche en écoutant le reste de l'annonce qui résonnait dans la petite gare. Il s'agissait prétendument d'une grève, d'on ne savait quel type d'employés quelque part en France, qui partageaient leur mécontentement, avec succès. L'horaire jouerait, ce n'était pas le problème, mais Oscar avait horreur de

dépenser pour de l'inutile et là, il avait payé de sa personne. Il attendit donc, transpirant, 25 longues minutes en regrettant de s'être rendu si dépendant en choisissant ce mode de transport.

Ce premier trajet se révéla moins pénible que prévu, Oscar avait tout de même emporté sa dernière lecture - « Nous les Dieux », Bernard Weber – il la termina en une heure et demi. Il se laissa ensuite agréablement tomber dans la somnolence jusqu'à ce que la sonnerie de son portable retentisse pour l'avertir que sa prétendante avait une requête à lui soumettre. Oscar tuta ses poches et en sortit l'appareil. Il apprit que celle qu'il avait laissée dans ses draps considérait que leur couple gagnerait en stabilité à être mieux organisé et que lui-même aurait alors moins besoin de se démener toujours à la dernière minute. Oscar sourit, elle ne supportait simplement pas le stress. Il n'avait pas envie de répondre mais son portable ne lui laissa pas le choix, batterie faible, extinction.

Une demi-heure de paysage sans couleur plus tard, Oscar sortit du train pour entrer dans le labyrinthe que constituait l'aéroport de Roissy-Charles-de-Gaulle. Il se dirigea vers l'enregistrement des bagages. Dans la file d'attente, cette fois, interminable, il fut positionné derrière une mère et ses trois enfants. Elle opérait avec une légère discipline, laissait les grands se bousculer, même une fois marcher sur les pieds d'un monsieur – Oscar. Celui-ci put observer qu'elle tentait malgré tout d'inculquer un certain code de comportement à sa progéniture : un respect approximatif, la règle de ne pas déranger et un essai de conscience écologique.

– Vous savez prendre l'avion, ce n'est pas bon pour la planète, ça crée des problèmes avec le climat, ça réchauffe le monde, c'est pour ça qu'on le prend pas souvent.

Si elle pouvait apaiser sa conscience avec ces mots qui la distançait de la responsabilité du futur de ses enfants, Oscar était content pour elle. Si ça pouvait, de plus, excuser son manque de moyen et le petit nombre de vacances qu'elle s'autorisait à offrir, son discours avait, se dit Oscar, au moins le mérite d'être pratique.

Alors qu'il quittait le guichet d'enregistrement, l'humeur d'Oscar s'était quelque peu améliorée, le sourire de la femme qui lui avait pesé sa valise était en cause, nul doute. Il acheta une boisson rafraîchissante, regarda sa montre et se mit en quête d'un panneau lumineux qui lui indiquerait de quel terminal décollerait

son avion. Il songeait à la chaleur de l'Espagne, ce mariage ne serait peut-être pas si déplaisant, en fin de compte. La pensée vague mais une esquisse de sourire aux lèvres, Oscar aperçut un tableau d'affichage. Départ ; des vols pour diverses destinations, plusieurs en retard, celui pour Madrid de 13h55 – l'expression d'Oscar se déforma – indiquait un retard indéterminé.

Une dizaine de minutes plus tard, Oscar s'était assis sur un siège aux formes ovales typique des bancs d'aéroport – agréable dix minutes puis détestable pendant de longues heures. Il était entouré de personnes dans une situation similaire à la sienne : un homme obèse d'une quarantaine d'année qui semblait se complaire dans son apathie, à sa droite, un jeune homme dans un costume sur mesure ne détachant les yeux de son smartphone que pour guetter une information sur le panneau lumineux. En face des deux hommes était assis un couple ni jeune, ni vieux, échangeant des réflexions faciles et des observations quelconques. En ce moment, Oscar les méprisait tous, il décrédibilisait mentalement chacun de leurs faits et gestes sans se convaincre que cela puisse apaiser sa mauvaise humeur.

La compagnie n'avait donné que de brèves informations sur le retard, des problèmes à l'aéroport de Madrid dû au personnel, des retards accumulés sur l'avion. De toute manière, Oscar ne se souciait des détails uniquement dans la mesure où ceux-ci lui permettaient de trouver un responsable à son problème. Cela faisait deux heures qu'il était entré dans l'aéroport, il se décida pour un café.

Au premier bar qu'il rencontra, six personnes formaient une file, Oscar se décida à la faire – il avait du temps à tuer, après tout. Positionné derrière deux jeunes qui parlaient fort, Oscar parvint tout de même à percevoir le bruit émis par un poste de télévision hors de son champ de vision. Le temps qu'il se rende compte que la voix qui l'avait interpellé s'exprimait en espagnol, il avait tourné la tête et observait l'écran. C'était une vieille télévision cubique accrochée au plafond qui devait proposer l'actualité mondiale en continu et se démarquait de manière expressive des autres postes et de leur silence. Un jeune homme surexcité s'y exprimait, il criait presque, allongeait les mots en fin de phrase et semblait agresser son auditoire. Il dégageait une forte énergie et conquiert contre toute attente l'attention d'Oscar. Ce dernier observa longuement les mimiques évocatrices, les expressions rageuses et le sourire conquérant que le jeune homme arborait avant de remarquer le sous-titrage.

« Révolution », c'est le premier mot qu'Oscar lut sur le vieil écran, l'un des premiers aussi, qui ne nécessitait pas de traduction. Oscar l'avait presque deviné : ce jeunot charismatique était habité d'un grand projet, un projet auquel il croyait dur comme fer. Changer les règles du jeu, idée séduisante, elle avait toujours fait frémir Oscar dans ses aspirations de grandeurs. Il continuait à suivre le flot d'adresse et d'affirmation violente que l'écran pouvait lui offrir quand on le bouscula.

« C'est votre tour, achetez quelque chose ou ne restez pas là ! »

Oscar se ressaisit, contrarié du fait qu'on ait pu le surprendre à rêver. Mais il l'avait trouvé la cause de ses problèmes ! Ce petit révolutionnaire prétentieux était à l'origine de sa mauvaise humeur ! Il avait peut-être même personnellement argué les employés de l'aéroport pour qu'ils se mettent en grève ce jour-là. La personne qu'il avait idéalisé tout à l'heure se révélait faire bien partie de son monde. Un maillon de la chaîne, un maillon peu entretenu qui espérait changer l'ensemble de la chaîne. D'accord le délaissé se rebellait mais quel idéal y avait-il derrière cela ? D'accord le pauvre finissait par donner de la voix lorsque ses conditions de vie devenaient extrêmes mais quel mérite y avait-il à cela ? Un manque, une réclamation ; réaction facile.

Et la révolution qu'était-ce sinon le remplacement d'une norme entièrement subjective par une autre ? Tendre vers l'égalité ? Mais qui sauf un enfant à la tournée générale de sucette avait pu croire en une telle idée ? Oscar sourit, son café à la main, cette naïveté et cet idéalisme, c'était beau.

Mais ce jeune ingrat avait, en brandissant ses belles valeurs sous le nez de tous, fait des vagues. Une vague, un retard d'avion, avait éclaboussé Oscar. Ça, Oscar ne pouvait pas l'accepter, ses traits se durcirent, il devait lui faire payer. Armé de son orgueil froissé, il allait botter le train à ce jeunot.

Faire échouer tous les projets de ce petit leader serait facile – aussi facile que sa réaction de révolte face à ses problèmes – il allait devoir faire mieux. Refaire le monde, l'idée était séduisante et avait cyniquement l'avantage de couper l'herbe sous le pied de l'insolent. Celui-ci avait été délaissé par le système et avait voulu en faire un soulèvement populaire. Oscar aussi était lésé par le système qui n'avait pas su anticiper les actions de l'Espagnol et faire décoller son avion à l'heure, touchant ainsi son orgueil. Oscar allait faire la révolution sous cette effigie : son amour propre.

Il s'arrêta dans un kiosque, acheta un bloc de feuille et un stylo, trouva une place inconfortable mais isolée et commença à griffonner sur sa feuille son plan pour renverser l'ordre mondiale.

Deux ans plus tard jour pour jour, Oscar se trouvait à l'arrière d'une limousine noir mat. Vêtu d'un costume trois pièces gris foncé visiblement hors de prix, il était plongé dans de vagues pensées.

– Nous devrions arriver d'ici quinze minutes, monsieur, si les routes ne sont pas trop encombrées » le renseigna son conseiller, un homme d'une cinquantaine d'année habillé dans les mêmes lignes que lui, assis en face d'Oscar. Ils sortaient du périphérique parisien et partout derrière les vitres teintées, les deux hommes pouvaient voir la population dans la rue, certaines voitures retournées, d'autres incendiées, des vitrines brisées.

Oscar se repassait en boucle les mots de son discours dans sa tête et tentait d'en imaginer l'impact, sur la foule dans l'immédiat, puis sur le pays à plus long terme. À vrai dire, l'enjeu n'avait jamais été aussi grand qu'en ce jour.

Tout avait commencé fastidieusement. Aller dans les quartiers difficiles donner gracieusement de la nourriture et diverses aides matérielles dans un cadre idéologique stricte avait été laborieux, mais ça avait payé. Les gens venaient d'abord dans ces centres qu'Oscar avait baptisé « Mouvement », complètement par nécessité. On imagine mal l'étendue de la détresse financière qu'une majorité des habitants de ces grands HLMs connaît quand on ne les a jamais vus ailleurs que devant son poste. Les gens venaient et étaient baignés dans un discours anti-gouvernement à chaque soirée, discours qui, dans leur position, enfonçait une porte ouverte mais attisait une braise de rébellion qu'ils avaient depuis longtemps abandonnée. Ils devaient respecter des règles strictes et donner des égards particuliers aux « donateurs ». Ils devaient s'entendre dire chaque soir que les élites actuelles pouvaient se permettre de mépriser la populace sans aucun fondement tangible, que cette répartition des chances était arbitraire et non justifiée, qu'il suffirait d'un grand coup dans la fourmilière pour faire changer les rôles.

Cette action devait d'abord s'effectuer à petite échelle afin de recruter des adhérents fidèles qui formeraient un noyau dur indispensable à la crédibilité du groupe. Cette période avait aussi été les temps de peaufiner la « doctrine » et de l'établir comme fondement du mouvement. Celle-ci devait se révéler un allié de

marque pour Oscar, elle établissait – de manière assez simpliste d’ailleurs – des préceptes de justice assez large, des codes de comportement arbitrairement déterminés et une base idéologique, large elle aussi, mais contenant néanmoins la haine de l’héritier non-méritant comme fil rouge.

Cette haine tout à fait instinctive, du dominé envers le dominant, allié à une notion de « vraie » justice, bien distincte de la justice officielle, allait amener à Oscar la confiance d’un peuple devenu las d’un ordre social, d’une monotonie, de trop de calme – de moins en moins prospère – et de pas assez de tempête. Oscar avait su mettre l’ennui, constante universelle, de son côté.

Pour concevoir cette doctrine, il avait principalement procédé en reprenant des valeurs tout à fait traditionnelles en ajoutant l’adjectif « vraie » devant. Aidé par une nostalgie de manière généralisée à la mode, il avait ainsi touché un public très large avec une facilité déconcertante. L’amour toujours grandissant du subversif chez les jeunes s’était aussi révélé un allié précieux, on n’imagine pas ce que ces inconscients sont capables de faire pour impressionner leur entourage.

Beaucoup s’était joué dans le charisme, l’impression générale que dégageaient le groupe et l’inconditionnalité de la foi de ses membres, se dit Oscar. Il apercevait, au bord de la route, des affiches de propagande d’un adversaire quelconque prônant à peu de choses près les mêmes valeurs que lui. On avait passé l’âge des idées neuves, ce qui comptait à présent, c’était la manière dont elles étaient présentées et incarnées.

Oscar s’était donné entier à la cause, transmettant sa fougue et son désir de vengeance profond à chacun de ses discours. Il avait fait de ce mouvement sa vie, avait une confiance absolue en son projet et en lui-même, ce que ressentaient ses admirateurs. Il exigeait de ses confrères une foi profonde – car c’était bien de ça dont il s’agissait, une adhérence corps et âme, loin d’être uniquement politique, Oscar l’avait créée existentielle. Il décidait du bien, du mal de ce qu’il convenait de faire, de ne pas faire et ses confrères se trouvaient bien reposés de n’avoir à porter aucun jugement tout en sachant œuvrer pour une grande cause.

Les centres « mouvement » se multipliaient dans les quartiers défavorisés. Un nombre toujours grandissant de personnes venaient, par besoin, par curiosité ou par désœuvrement, on y voyait beaucoup de jeunes, des pères de familles, parfois des femmes avec leurs enfants. Le jour où Oscar put ouvrir un centre en bordure du seizième arrondissement et y voir les adolescents en quête de

sensations affluer, il eut la confirmation d'avoir obtenu une place dans le paysage politique français, une place marginale, alternative, mais une place de choix.

Avant de quitter son poste de journaliste au *Nouvel Observateur*, Oscar tira quelques bénéfices de cette position. Possédant une place assez élevée et une certaine renommée dans la profession, il ne souffrait que peu de vérification et de remaniement dans ses articles. Il était en somme assez libre de ses écrits et se concentrait généralement sur l'actualité politique et économique française. Son premier article retentissant consista en une critique acérée mais se montrant objective des actions du premier ministre. Celui-ci, en nette baisse de popularité, à ce moment-là, avait, écrivait Oscar « laissé sa politique sociale et les marges de manœuvres des syndicats s'effriter peu à peu alors même qu'il prétendait vouloir tendre à gauche sur l'échiquier politique ». Oscar était assez fier de cet article et les réactions se firent assez franche dans sa direction, on le félicitait « d'avoir osé ». Bien sûr, il enfonçait une porte entrebâillée, mais il ne demandait pas mieux que de profiter de pareilles occasions. Ce qu'il fit, de manière toujours plus piquante en se gardant de franchir trop vite les paliers, ce qui lui ferait perdre sa crédibilité. Il se donnait une image d'objectivité non-partisane pour aucun camp politique. L'on commençait accueillir ses articles avec envie, on le regardait comme l'homme sans tabou qui ne se soucie que peu des retombées sur sa personne. On le lisait attentivement en attendant qu'il se fasse licencier pour des propos trop sales. Parallèlement, il avait construit son site Web où étaient exposées ses idées de manières peu extrême, la nécessité de changement y était explicite, ses actions dans les quartiers y étaient présentées comme de la pure charité.

Il avait acquis, par ses articles, un début de reconnaissance, un sourire en coin du grand public, le jour où il se fit marcher sur les pieds. Une critique acerbe parut à son sujet dans « le Figaro », assez mal écrite, trouva Oscar, mais il ne demandait pas mieux. Les expressions choisies étaient plutôt agressives, il était plusieurs fois traité d'« arriviste », ses propos désignés comme « infantilisant ». Le message général était clair : il était sommé de se taire. Oscar avait prévu ce moment et l'attendait fermement. Le soir même de la parution, il organisa un coup monté. Il obligea l'un de ses fidèles à le frapper plusieurs fois et se rendit vers 23 heures 30 à l'hôpital le plus proche, un autre fidèle comme témoin, affirmant que deux malfrats étaient venus délibérément pour Oscar, embusqués devant son

domicile et visiblement sans but de le détrousser et qu'ils avaient pris la fuite en le voyant arriver. Une plainte fut déposée, l'information arriva à la presse et un troisième proche d'Oscar en fit un article retentissant dans son journal, titrant : « tous les moyens sont bons pour faire taire ceux qui dérangent ; un journaliste sans tabou agressé ».

C'est alors seulement qu'Oscar se retrouva sous les feux de la rampe, il fallait jouer vite et serré. Il prit deux jours pour écrire ce qu'il considérerait plus tard comme l'un des meilleurs articles de sa carrière. Il y dénonçait très fermement la désuétude de la politique actuelle dans son ensemble, ridiculisant les débats stériles en appelant à se concentrer sur de « vrais » problèmes. Il dénonçait l'embourgeoisement des dirigeants, le fossé énorme qui les séparait de leurs électeurs, il dénonçait le « politiquement correct » et ses non-dits. Il dénonçait l'élite de manière générale qui ne se souciait jamais du reste du monde, un système centré sur une infime partie de sa population. Il dénonçait pareillement l'hypocrisie des dirigeants, leur vision à court terme et leur soif de pouvoir, il dénonçait les lobbys et leur pouvoir insensé. En bref il donnait tous les arguments dont le peuple avait besoin pour croire qu'un changement était nécessaire, facilement envisageable et ne pouvait apporter que prospérité.

Cet article catégorique choqua l'opinion, mais mit un nom, parallèlement, sur ce qu'on devait appeler plus tard, l'« alternative », la politique de ceux qui ne votent d'ordinaire pas. Oscar mit son article en ligne sur son site, créa une page Facebook, un profil Twitter et commença à accueillir un succès grandissant, rapidement. Deux semaines plus tard, Oscar devait quitter son poste au *Nouvel Observateur* pour se consacrer plus entièrement à l'activisme, il y laissait des alliés à la cause qui postèrent des articles du maître sous leur nom, mais le centre de l'information ne devait plus être la presse écrite, tout allait se dérouler sur le net, et dans la rue.

Oscar commença une année et neuf mois après l'événement de l'aéroport à faire des discours publics, il eut une pointe de compassion pour le jeune espagnol à l'orée de sa première apparition. Les grèves espagnoles s'étant faites de plus en plus nombreuses, le gouvernement avait fait un petit pas dans le sens des révoltés pour calmer leur ardeur. Cette action avait dans l'ensemble bien fonctionné et les quelques lucides qui se rendaient compte de la petitesse de l'aide devaient vite se



retrouver très seuls, ils ne possédaient pas de leader capable de tenir tête à un gouvernement.

Alors que la notoriété d'Oscar ne faisait que grandir pour recueillir peu à peu tous les déçus et les délaissés du système, il avait organisé et accéléré la perte de crédit des hommes de pouvoirs actuels. Il s'était d'abord attaqué aux leaders de l'opposition officielle au gouvernement se servant de son arme la plus puissante : les médias. Il avait presque complètement délaissé son employeur originel pour utiliser la presse gratuite, qui touchait un public plus large et des classes plus basses, plusieurs journalistes écrivaient ou publiaient pour Oscar dans ce milieu. C'était, par ailleurs, les journaux qui résistaient le mieux au temps de crise. L'attaque se déroulait sur deux plans : une confrontation à visage découvert où Oscar s'exprimait officiellement, dénonçant les tares de la politique actuelle, de la misère à la corruption, mettant en avant l'impossibilité de perpétuer ce système « aveuglé par son passé ». D'un autre côté, un activisme sous-marin permettait de décrédibiliser le gouvernement sous d'autres aspects, de manière moins professionnelle. Ainsi une équipe tout à fait sérieuse, au service d'Oscar, lançait différentes rumeurs au sujet de personnalités du monde politique. L'apogée de ce service – qui accomplît de vrais miracles pour la cause d'Oscar – fut sans nul doute l'article qui devait rendre public la plainte déposée contre le plus apprécié des candidats à la présidentielle. Une simple plainte pour agression sexuelle qu'une jeune fille de 16 ans avait bien voulu déposer pour la *bonne cause* devait détruire totalement la réputation de ce candidat, pourtant bien parti pour concurrencer Oscar dans la course à la popularité.

Le désordre politique était complet, aucun parti ne semblait en mesure de réagir face aux problèmes sociaux soulevés par le peuple, qui descendant toujours plus fréquemment dans les rues, montrait la profondeur de sa détresse dans l'affrontement contre des forces de l'ordre débordés. Des foules galvanisées par certains sous-fifres d'Oscar partaient parfois dévaliser des quartiers bourgeois. Celui-ci se plaisait à voir la panique monter dans les rangs des classes aisées, mais ce n'était pas avec une paire de ridicule *razzia* qu'il montrerait à tous sa puissance.

Une semaine avant d'arriver dans cette limousine, Oscar avait jeté son dévolu sur la télévision, média qu'il n'attachait en général pas, elle ne laissait pas assez de place à l'imagination idéalisatrice du spectateur. Il était invité au JT

de 20 heures, un dimanche soir, pour parler de la crise économique et sociale que connaissait la France. Son intervention qui devait consister en une interview rapide, laissa place à un discours explicite du révolutionnaire. Oscar appela à la grève l'ensemble des corps de métiers, « pour montrer à ceux qui nous dirigent aveuglément à quel point le peuple leur est indispensable », cela pour un jour seulement, l'économie avait déjà suffisamment subi de dommage jusque-là. Oscar repartit des studios de télévision sous les yeux effarés de tous les techniciens et journalistes. Son appel devait être entendu.

Ce lundi-là fut mémorable, marquant un tournant considérable dans l'histoire de la politique occidentale. Les livres d'histoires parleraient plus tard de « lundi de l'éveil » ou de « lundi de la vérité ». La quasi-totalité des syndicats avaient soutenu son appel et la vie des grandes villes était entièrement paralysée. Paris était vide par endroit, morne, comme délaissé, dans d'autres la violence régnait, d'abord la police puis l'armée en fin de journée furent complètement dépassée par ce qui semblait être la plus grande grève européenne connue depuis des décennies. À 18 heures 30, le président, en fin de mandat, apparaissait sur toutes les chaînes de télévision pour demander aux syndicats de révéler précisément leurs attentes. Il se dit prêt « à écouter attentivement les demandes de son peuple et à y répondre, le plus vite possible, dans la mesure des moyens de l'état ».

Le lendemain, la grève continuait et Oscar répondait au président sur la radio *France Inter* et le traitait d'« arriviste ne sachant être à l'écoute qu'en dernier recours ». Il informait la France qu'il était trop tard pour tenter de faire évoluer la politique actuelle mais que ce pays avait besoin d'un changement profond, qui « changerait les fondement d'une société pour sa population qui ne pouvait plus se contenter de cette impasse ». Les émeutes se firent toujours plus fortes, les morts provoqués par les représentants de l'ordre avaient soufflé sur la braise de la révolution. Mercredi, Oscar avait perdu le contrôle de la situation, des groupes se formaient, quelques pseudo-leaders se mettaient en avant. Malgré tout, les regards étaient tournés vers lui, son site internet était bloqué par le trop plein de visite. Le jeudi, il apparaissait avec le président sur une des rares chaînes de télévision qui fonctionnait toujours. Le chef d'état, complètement dépassé, laissa la tête-à-tête lui échapper et Oscar obtint de lui qu'il puisse bénéficier des moyens présidentiels pour proclamer son discours le lundi suivant. L'économie était en

ruine, la France paralysée, le président implicitement déjà vidé de son pouvoir, à l'international, on observait sans trop oser de commentaire, des grèves pointaient leur nez dans les pays limitrophes.

Et Oscar était assis dans une limousine noire mate traversant la foule en direction de la scène où l'un de ses plus proches confrères vantait son arrivée toute proche. La foule était survoltée, surexcitée comme un enfant qui ne peut plus attendre de découvrir la surprise dans laquelle il a déjà fondé trop d'espoir.

Oscar sortit du véhicule, le bruit se fit moins fracassant autour de lui pour repartir de plus belle la seconde d'après, beaucoup tentait de l'arrêter mais son équipe veillait au grain. Grimpant les escaliers en métal, il fut pris d'un doute, son cœur le faisait souffrir, il s'arrêta sur l'avant dernière marche. Trois courtes secondes s'écoulèrent où il crut prendre conscience de la situation, un remord, non, un simple coup d'œil dans son rétroviseur pour s'assurer de ses arrières. Son intellect le reprit en main et il s'avança d'un pas décidé vers la tribune. Arrivé devant le micro, il sortit son discours sur feuille A4 de sa poche intérieure, le plaça méticuleusement sur la tribune et respira un grand coup. C'est alors qu'il leva les yeux vers son public, le brouhaha de tout à l'heure avait été remplacé par un râle de chuchotements indistincts. Oscar contempla ces visages guettant le moindre mouvement de sa part, ils attendaient que leur futur leur soit exposé, leur soif de changement avait concrétisé quelque chose mais ils attendaient anxieusement de pouvoir mettre un nom sur cette mutation. Ils voulaient à nouveau croire en la collectivité.

Oscar, sous le poids de ces attentes, fléchit :

– Vous savez moi... ce que j'ai fait, je l'ai fait pour moi...

Il entendit un bruit court et sentit une douleur atroce au niveau de sa poitrine, il pensa que son cœur ne tiendrait pas le coup. Il perçut une agitation particulière autour de lui, des paroles paniquées dont il ne comprenait pas la signification. Alors qu'il faisait un pas en arrière et trébuchait, il sentit une chaleur moite sur son torse, sa chemise était mouillée. Retenu par deux personnes qu'il ne parvenait pas à identifier, il passa sa main dans son gilet et la ressortit rouge. Il voyait la lumière baisser, les bruits se faire plus doux, il sentit un calme. Sa vie ne défila pas devant ses yeux, juste cet Espagnol... « Le salaud ! »

*Loïc Gerber*